

Mon premier client

Autor(en): **Michel, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 110

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257526>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mon premier client

(Suite et fin)

Mon pauvre ami, quelle désillusion ! Quel château de cartes subitement démoli !

M^{me} Durand me prit par le bras et m'invita à me pencher sur un amas de couvertures, sur lequel était affalé un gros minet noir, qui me regardait avec des yeux d'un jaune diabolique.

Je me relevai ahuri !....

— Minet est bien malade, Monsieur Bérard, s'écria la concierge, sauvez-le, je vous en prie ! Au nom du ciel, sauvez-le !

Je restai sans voix, suffoquant de honte et de colère. Je m'élançai dans la rue, au grand ébahissement de la bonne femme que j'envoyai *in petto* aux cinq cent mille diables !

Puis, je revins.... mon affection pour les bêtes ayant pris le dessus, j'ordonnai une potion à la valériane qui remit rapidement sur pied mon intéressant malade.

Le lendemain j'étais entré par hasard dans un café.

Je m'assis machinalement devant une table du café de Suède, et je demandai un bock. Un journal attira mon regard ; je le pris, et, arrivé à la troisième page, je lus ce qui suit :

« Genolhac (Gard). La commune demande un médecin. Il lui sera alloué trois mille francs annuellement. »

Où prendre Genolhac ?

Dans le Gard assurément, comme l'indiquait le journal ; mais je n'en savais pas davantage.

Mon parti était pris. Une circonstance heureuse s'offrait à moi de quitter Paris, la Ville lumière, où l'on prenait un docteur de mon envergure pour soigner un chat ! J'écrivis à Genolhac séance tenante.

Ma candidature survint une des premières et mon titre de docteur de la Faculté de Paris triompha des autres.

Tu penses si je quittai hâtivement la rue Caumartin, la capitale ! emportant avec moi, et mon cabinet et ma fameuse plaque en cuivre que tu as pu voir sur ma porte en entrant.

Je ne respirai que lorsque je fus dans le wagon qui m'emportait vers Genolhac, vers l'inconnu.

une petite vieille très cassée, aux cheveux blancs comme la neige, à la physionomie douce et mélancolique. La douleur avait passé par là, mais j'étais bien homme vraiment à m'en inquiéter.

Le poulet de la sœur Véronique était doré et tendre ; le homard, mollement couché sur son lit de persil, faisait plaisir à voir ; le petit vin blanc du curé avait un goût de pierre à fusil tout guilleret. Cela suffisait. Mon appétit calmé, je me mis à causer à tort et à travers, suivant mon habitude, et je ne sais comment je vins à parler d'une dispute entre deux de mes camarades, qui s'était terminée par un duel assez comique.

La sœur du curé, qui, sans se mêler à la conversation, m'avait écouté jusque là, plus étonnée que scandalisée de mes folies, se leva alors, et, prétextant un ordre à donner sortit de la salle.

Je remarquai qu'elle avait les yeux pleins de larmes et je restai un moment interdit.

— Il faut pardonner à ma pauvre sœur, Monsieur. Vous avez sans le vouloir ravivé

Eh bien, mon ami, M^{me} Durand m'avait littéralement désensorcelé.

Dès que je me fus installé dans le coin de mon compartiment, je me trouvai en face d'une délicieuse jeune fille.

Son père l'accompagnait.

Entre nous la glace fut vite rompue.

Mais les deux voyageurs se dirigeaient sur Vialas, où se trouvent des mines argentifères que je te ferai visiter.

Le père était le directeur de la Compagnie.

La fille sortait de pension.

J'eus bien vite dit ce que j'allais faire à Genolhac.

M. Pernelle, le directeur, que le hasard jetait sur mes pas, était lié étroitement avec le maire de la commune, et mon entrée dans ma nouvelle résidence ne fut pas celle d'un étranger tombant de la lune.

Genolhac est, en été, le refuge de bon nombre d'avocats, d'industriels ou de négociants, qui viennent dans la montagne chercher un peu de cette fraîcheur que leur refuse la plaine, et j'arrivai au cœur de la saison estivale.

En un clin d'œil, présenté, choyé, bien reçu, je fus aussitôt à la mode.

J'avoue que pendant ce temps M^{lle} Pernelle produisit sur moi un effet très particulier, et je crus comprendre que j'étais tout spécialement remarqué par elle.

Plusieurs fois invité au Vialas, il me fut enfin proposé de devenir le docteur de la Compagnie, ce qui ne m'empêcha pas de rester le médecin de Genolhac.

Bref, aujourd'hui, dans mon trou, je suis le plus heureux des hommes, et, je l'avoue, M^{lle} Pernelle n'a pas peu contribué à mon bonheur en devenant M^{me} Bérard.

Mais je n'ai pas été ingrat, et je me suis souvenu que je devais un peu mon bonheur à mon premier client.

— Au chat de M^{me} Durand ? interrompit Ernest.

— Précisément ! Et c'est ce même minet que tu as si dignement foulé aux pieds tout à l'heure.

A mon voyage à Paris le traditionnel voyage de noces — je courus rue Caumartin, et, à la stupéfaction de la vénérable concierge, qui avait encore sur le cœur mes dédains à l'égard de son matou, je lui en proposai l'achat.

La négociation ne s'effectua pas sans pleurs et gémissements.

dans son cœur une plaie bien douloureuse. Il y a eu aujourd'hui cinquante ans que nous nous sommes mis en ménage, dit le vieillard avec un triste sourire. Tous deux orphelins, moi tout jeune curé, très fier de ma petite église et du modeste presbytère où vous avez bien voulu accepter l'hospitalité. Elle, toute jeune veuve avec deux enfants jumeaux : un fils et une fille que nous avons élevés ensemble. Le fils, militaire, a été tué à l'âge de dix-neuf ans dans un de ces duels dont vous venez de parler, peut-être un peu légèrement ; la sœur jumelle est morte de chagrin un mois, jour pour jour, après la mort de son frère. Depuis ce temps, la pauvre mère souffre, pleure, et chaque jour se traîne plus misérablement. Pour moi, Monsieur le lieutenant, à la douleur du parent s'est jointe la douleur du prêtre, car mon pauvre neveu n'a pas eu sur sa tombe les prières de l'Eglise. C'était justice et je me suis incliné, mais l'habit que je porte vous dit assez combien j'ai dû souffrir.

(A suivre).

N'importe, minet, bien et dûment emballé, fit le voyage avec nous.

Et voilà comment, mon cher, j'ai pu te présenter mon premier client !

Et maintenant, si tu le veux bien, nous nous rendrons à la mine et je te ferai faire la connaissance de mon beau-père.

— M. Pernelle ?

— Evidemment !

En parlant, j'avais ouvert la porte et nous nous hâtâmes à ma femme.

Je lui présentai Ernest.

— Mon cher, me dit-il avec conviction, quand nous eûmes mis les pieds dehors, j'avais les chats en horreur ; mais ton aventure me réconcilia avec eux, et pour opérer ce miracle il m'a suffi simplement de voir la toute jolie et toute gracieuse M^{me} Bérard.

E. MICHEL.

Dots américaines

Le mariage de miss Vanderbilt avec le comte Szechenyi a produit quelque sensation en Europe : les chiffres impressionnent le vieux monde, qui est toujours en retard d'un ou deux zéros. Et ce que l'on a vu surtout dans cet hyménée c'est que le fait que 50 millions quittaient l'Amérique avec la nouvelle comtesse Szechenyi.

La somme est ronde certes, et l'on comprend qu'un législateur des Etats-Unis ait eu la pensée de frapper d'un impôt l'exportation des dots, quand on lit la liste des mariages récemment contractés à l'étranger par de riches héritières américaines. Voici les plus notables ; nous indiquons le nom de jeune fille et la dot à la suite du titre « acquis » par la fiancée :

D ^{me} de Roxburghe (May Goelet)	50,000,000
de Malborough (Lillian Price)	10,000,000
de Manchester (H. Zimmermann)	10,000,000
de Valençay (Hélène Morton)	2,500,000
de La Rochefoucauld (Matthie Mitchell)	2,500,000
de Dino (M ^{me} Frédéric Stevens)	2,500,000
P ^{me} Colonna (Eva Bryan Mackay)	5,000,000
Hatzfeld (Clara Huntington)	5,000,000
Boncaccio (Elisabeth Field)	5,000,000
de Chimay (Clara Ward)	2,500,000
Salm Salm (Agnès Jay)	2,500,000
Ruspoli (Josephine Kurlis)	2,500,000
Auersperg (Miss Hagard)	1,250,000
C ^{me} de Castellane (Anna Gould)	3,000,000
de Suffolk (Daisy Leiter)	10,000,000
de Craven (Cornelia Bradley Martin)	5,000,000
de Mœnich (Maria Sutterfield)	5,000,000
de Livazza (Miss Stocum)	2,500,000
de Festetics (Miss Haggin)	2,500,000
de Stafford	2,500,000
de Yarmouth (Alice Thaw)	2,500,000
Lady Curzon (Mary Leiter)	10,000,000
Marquise de Dufferin (Clara Davis)	2,500,000

Si les chiffres des dots des riches héritières de New-York sont imposants, ceux de leurs dépens s'en sont pas moins, et montrent qu'elles savent dépenser l'argent qu'elles ont.

D'après des statistiques américaines, il y a, à New York, 6000 dames dont la dépense totale pour leur toilette est de 200 millions,